Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: L'école du dimanche
Autor: Cornut, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748757

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

M. Louis Dumur peut encore, en littérature, commettre des erreurs; il n'en est pas moins arrivé. Mais qu'il est revenu de loin, et qu'il a donc musé en route! Réaliste dans *Albert,* son premier roman, symboliste dans sa *Nébuleuse,* un drame qui mérite bien son titre, „verslibriste" dans la *Néva,* un recueil de petits poèmes, romantique dans son *Rembrandt,* un *Chatterton* découpé en images d'Epinal, il n'a jamais manqué de talent, mais il n'a été vraiment lui-même qu'en renonçant à faire le Parisien. Certes, voici trente ans qu'il est fixé sur les bords de la Seine; il est un des principaux collaborateurs du *Mercure de France,* qui édite tous ses ouvrages; il a tout fait pour se déraciner; et pourtant, il est demeuré Genevois obstinément, Genevois par ses qualités et par ses défauts, Genevois de ton, de geste, d'allure et de style, Genevois quand il se moque des Genevois, Genevois quand il dit leur fait aux pasteurs de Genève; Genevois dans son humour, qui s'enveloppe d'austérité prêcheuse et qui rentre le sourire, comme ces clowns d'Outre-Manche qui se déguisent en clergymen.

Mais, pour rentrer à Genève, M. Dumur a fait un long détour par la province, où il a trouvé le *Coco de Génie,* cet inénarrable type de Don Quichotte macabre et falot qui se promène sur les toits en chemise, au clair de lune, et qui fait des vers au milieu des chats de gouttières. A l'apparition de ce lunatique, tous les amis de M. Dumur, dont je suis, crièrent à l'auteur: „Enfin, voilà la note juste!" Jusque là, il avait chanté trop haut ou trop bas; à mesure qu'il se rapprochait de la terre natale, il redevenait lui-même et trouvait enfin le succès.

Il trouvait le succès en nous racontant tout simplement ses souvenirs d'écolier, dans deux ou trois nouvelles où, autour d'un fait-divers des plus insignifiants, il groupe un certain nombre de types et de silhouettes genevoises d'une vérité frappante. Le premier de ces récits est intitulé: *Les Trois Demoiselles du Père Maire.* M. Dumur, j'en suis certain, a dû subir le contact un peu... cuisant de ces honorables personnes. Contact plus douloureux que flétrissant, à vrai dire, ces plates et sèches „demoiselles" n'étant autres que trois verges de coudrier dont un féroce

vieux „régent“ donne sur les doigts des cancres et des endormis. *Le Centenaire de Jean-Jacques,* à mon avis la meilleure de ces petites nouvelles, nous montre toute la jeunesse du Collège de Genève divisée en deux camps: ceux qui fêtent et ceux qui conspuent l'auteur de l'*Emile.* Et les parents de se mêler à cette petite guerre scolaire digne du *Lutrin*: Fêtera, fêtera pas... Parmi tous les types comiques dont l'auteur trace d'un trait fort juste l'expressive silhouette, il faut retenir celui de la tante Bobette, pour qui tout l'univers est contenu entre la cafetière domestique en cuivre jaune et la vieille Bible de famille, version d'Osterwald.

Cette tante Bobette, nous allons la retrouver dans l'*Ecole du Dimanche,* la plus récente des nouvelles de M. Dumur. Mais comme la bonne femme a changé! Au lieu de la ménagère simplette et proprette, nous nous heurtons à une mégère théologienne qui fonce littéralement sur ses adversaires avec des allures de boxeur!

Elle tient le ménage de son beau-frère, le „cabinotier“ Pécolas, un horloger qui a de l'honnêteté parce que c'est encore la meilleure des réclames, et qui a de la religion, parce que les pasteurs sont de bons clients. Il a un fils, le petit Nicolas, un collégien de treize ans, qui est tenu d'aller à l'Ecole du Dimanche de son quartier. Il se fait, il est vrai, un peu tirer l'oreille, jusqu'au jour où, en regardant, non pas vers le pasteur, mais „du côté des filles“, il découvre dans cette geôle théologale la jolie Eglantine Rosier.

L'Ecole du Dimanche! A ces mots, nous tous qui avons reçu une éducation protestante, nous avons un léger sourire, mais un sourire attendri. C'est peut-être bête à bon Dieu, mais — avec ou sans Eglantine — ce n'est pas méchant, et c'est parfois amusant comme une dînette de poupées ou une bêlante petite bergerie gardée par des anges en carton doré. Ne disons pas de mal de l'Ecole du Dimanche: notre enfance y a passé de si beaux moments, y a fait de si beaux rêves, a écouté, en retenant son souffle, de si belles histoires! „Or, Abraham, se levant de bon matin et regardant du côté de Sodome et de Gomorrhe, vit s'élever vers le ciel une épaisse colonne de fumée.“ Souvenez-vous aussi d'Elie à l'entrée de sa grotte, et de Ruth la Moabite, et de tant de prodiges. Ces merveilles ne perdaient rien, je vous

assure, à nous être expliquées par de gentilles petites monitrices, souriantes, à la voix douce, et qui parfois étaient jolies. Or, nous avions déjà treize ans...

Pour M. Dumur, l'Ecole du Dimanche est une sombre géhenne où l'on étouffe, sous le regard féroce ou imbécile de pasteurs qui sont autant de Tartuffes. Mais non, mais non; je ne reconnais pas à ce flot de bile l'humoriste du *Coco* ni des *Trois Demoiselles*. Il pouvait se moquer doucement, sans avoir l'air d'y toucher, et voici qu'il dit des gros mots: „Ce sont des bandits!" s'écrie un de ses personnages, en désignant tous les pasteurs grands et petits, orthodoxes ou libéraux, indulgents ou sévères. Mais le plus noir de tous, dans le récit, c'est le pasteur Babel. Au lieu d'un mordant dessin à la plume, d'une incisive silhouette, M. Dumur s'est contenté de renverser son encrier sur le papier. Une tache d'encre n'est pas un portrait, et son bonhomme est en caoutchouc. Ce pasteur Babel, en chaire, à table, au lit, à la campagne, dans les fêtes scolaires, ne sait que fulminer en patois de Canaan. M. Dumur exagère; il nous ferait croire qu'il n'a jamais connu de pasteurs qu'à travers les diatribes de Veuillot ou de Rochefort. Il se jette ainsi, et c'est tant pis pour lui, en dehors de toute vérité, j'entends de toute vérité artistique. Un vrai poète peut imaginer un Jago ou un Tartuffe; mais il laisse toujours à ses scélérats un coin d'humanité. D'une main créatrice, il peut sortir des monstres; il ne tombe jamais de fantoches.

Quoi qu'il en soit, le jeune Nicolas et la petite Eglantine, dans une partie de campagne (une des jolies pages du récit) sont devenus les meilleurs amis du monde, bien que la fillette soit la propre nièce du terrible pasteur. Ils s'oublient même jusqu'à s'embrasser en cachette; mais l'oncle est là qui veille! Le sombre Babel — confusion des langues! — vous empoigne ces délinquants qui se parlaient de trop près et, en les vouant au feu éternel, les chasse du Paradis. Le Paradis, c'est, dans l'espèce, l'Ecole du Dimanche, dont le jeune Nicolas se voit interdire le seuil jusqu'au moment où il se sera frappé la poitrine en s'agenouillant aux pieds du pasteur. Quant à la pauvre fillette, ses cheveux d'or, dont elle est si vaine, tombent sous les ciseaux du coiffeur. Qu'ils sont beaux! L'exécuteur hésite, offre des centaines de francs de l'opulente chevelure. „Qu'on les brûle!" s'écrie l'horrible

Babel. „Deux cents francs, M. le pasteur," supplie l'homme aux ciseaux. „Qu'on les brûle! — Trois cents francs! — Ils seront brûlés!"

Ainsi fut fait. Des deux amoureux, l'un est chassé, l'autre est tondue ras. Mais un coup de théâtre se produit: dans ce drame théologico-réaliste, la Libre Pensée intervient; elle s'incarne dans la figure joviale et la large bedaine du cousin Gobernard.

C'est un vieux garçon qui a des rentes et un excellent estomac. Mais, comme on ne peut pas rester à table toute la journée, il passe ses heures de loisir à lire la Bible, en pouffant de rire comme un collégien émancipé, ou plutôt comme un Homais qu'aurait dégrossi l'ex-pasteur Dide. La tristesse du petit Nicolas, séparé de son Eglantine et excommunié, remue dans cette âme de célibataire un reste de sensibilité, et il l'incite à monter avec lui sur le Salève pour se distraire un peu. Mais la Tante Bobette, qui tremble pour l'âme de son neveu, a fait promettre au vieux cousin que, dans toute la promenade, il ne dirait pas un mot de la Bible ni de la religion. Le gros malin promet tout ce qu'on veut; mais, une fois seul avec le jeune garçon sur la montagne... Ah! bon Dieu, quel abattage! Un bon tiers du roman, soit une centaine de pages, est consacrée à enfoncer cette porte ouverte, à savoir que la Bible n'a pas été dictée par le Saint-Esprit. Où Voltaire, d'un mot acéré, en aurait dit tout autant, nous avons tout un sermon contre les sermons, une *fatrasie,* comme on disait au treizième siècle, bourrée de sophismes empruntés à l'Encyclopédie, des truismes de la Libre Pensée, de Strauss, de Renan, de Sabatier. Il y a là, pour parler le langage du gros Gobernard, de quoi boire et de quoi manger.

Certes, cette diatribe confuse et indigeste n'est pas toujours dépourvue d'intérêt, et Gobernard est assez au courant des travaux de la science moderne pour ne pas toujours tomber dans les sottises des sous-vétérinaires de province qui discutent théologie. Mais quand ces cent pages de critique biblique seraient exactes de la première ligne à la dernière, elles n'en porteraient pas moins à faux, parce qu'elles s'acharnent sur un fantôme.

Si l'on met à part quelques vieilles femmes et deux ou trois calvinistes entêtés, la Bible, en effet, pour le protestant, y compris la plupart des pasteurs, est vraie, non de cette vérité absolue,

infaillible, qui échappe à notre faible raison, mais d'une vérité humaine, infiniment plus touchante et efficace, de cette vérité essentielle que l'œil du grand poète a seul la vertu de deviner sous les apparences de la vie courante. Nous n'en sommes plus, j'imagine, à ricaner avec Voltaire des erreurs géographiques de Dante ou de Shakespeare; mais les Gobernards en sont encore là à l'égard d'un livre plus grand et plus beau, poétiquement parlant, que la *Divine Comédie.* Caïn et Abel, Abraham, Moïse, ne sont que des mythes? Que m'importe, s'ils vivent de la vie immortelle des grandes créations! La critique biblique en a dénoncé le néant au point de vue documentaire? Soit; mais tous les Schliemann du monde ne réussiraient pas à tuer Andromaque, Hélène ou Hector.

Il va sans dire que le petit Nicolas écoute bouche bée des choses si nouvelles pour lui; il les comprend même trop bien pour son âge; il les comprend si bien, il fait des objections de vieux dialectitien si versé dans la critique et l'exégèse bibliques, que nous en arrivons à ce résultat piquant: le gros pamphlet de M. Dumur — car ce roman n'est pas autre chose, et Gobernard parle pour l'auteur — est infiniment moins vrai que les histoires les plus fantastiques de la Bible. Je parle ici de la vérité essentielle, morale, humaine, qu'on demande à une œuvre d'art. Dans cette copieuse dissertation, nous oublions, non seulement Eglantine, mais Gobernard et Nicolas: l'auteur aurait aussi bien fait de désigner les interlocuteurs par les lettres A et B, ou X et Y, comme on le fait dans les dialogues abstraits.

Laissons cela, car nous marchons au-devant de bien d'autres mécomptes encore, et cette première erreur de Gobernard pourrait s'excuser. C'est, dira-t-on, un esprit positif et non pas esthétique, et qui comprend la vérité en savant plutôt qu'en poète. Soit, bien que le gros mensonge qu'il a dit à la pauvre Bobette nous mette en défiance. Cet esprit critique est même, par moments, je le veux bien, assez libéral, puisqu'il prononce un magnifique éloge de Calvin, dont je cite de mémoire les dernières lignes: „Il sacrifia tout, dit Gobernard en parlant du réformateur, son intérêt, son repos, sa vie, pour rester fidèle à ce qu'il considérait comme la vérité."

A la bonne heure! Quand on parle ainsi, on est encore mieux

qu'un esprit scientifique, on est un honnête homme dans toute la force du mot. Et l'on pardonnerait à Gobernard de ne vivre que pour son ventre et de trop se complaire aux plaisanteries de commis-voyageur, si, dans cette même bouche de goinfre, où se pressent à la fois succulents morceaux de rôti, flots de vin, arguments anti-bibliques, hommages à la sincérité de Calvin, nous n'allions pas entendre tout à l'heure... des conseils d'hypocrisie!

Le petit Nicolas, redescendu de sa montagne — pourquoi de sa montagne, puisqu'il a entendu des choses si peu élevées?... — Nicolas se sent fier comme Artaban d'être un libre-penseur comme le grand cousin. Il étale sous les yeux de la tante Bobette ahurie une incrédulité toute fraîche et qui déteint partout. La bonne vieille commence par traiter Gobernard de traître et de menteur, en quoi elle a raison; puis elle tombe malade, elle pleure tout le jour dans ses casseroles, elle brûle ses gigots, et tout ce qu'elle sert sur la table a un goût de larmes. Diable! Diable!... Le gros Gobernard, qui, à défaut de cœur, a du moins l'estomac sensible, plaint sincèrement son petit cousin de manger de mauvaises soupes, et il lui souffle à l'oreille ce conseil, dont je vous invite à savourer la beauté: „Fais l'hypocrite, et tu seras sauvé."

C'est-à-dire qu'il est permis d'affecter des croyances religieuses qu'on n'a pas, toutes et quantes fois qu'on est exposé, non au bûcher, non à la prison, non pas même à faire pleurer sa mère, mais à manger de la soupe sans beurre!

Mais alors, et l'éloge de Calvin? „Il sacrifia tout, son intérêt, son repos, sa vie..." Et ce grand étalage de critique scientifique? La science, dit-on, est une école de probité.

Mais ce n'est pas tout: le pamphlet de M. Dumur est une boîte à surprises dont on ne trouvera jamais le véritable fond. Peut-être cet ironiste s'amuse-t-il à nous faire ainsi „aller..." L'hypocrisie n'est aux yeux de Gobernard qu'un marché à terme: Nicolas et ses petits camarades ont la permission de mentir, dit-il à peu près, jusqu'à leur vingtième année. Alors, une fois majeurs, ils deviendront du jour au lendemain des hommes de vérité! Et ce sera la „nouvelle Genève". Et, à cette perspective d'une cité régénérée dont les fondements seront l'hypocrisie et dont le faîte sera la vérité, *(sic)* les deux cousins, le grand et le petit, s'embrassent en versant des larmes!

Qu'en dites-vous? Je vous dis que M. Dumur se moque de nous, et n'est qu'un mystificateur. La Bible, qu'il dénonce âprement comme un tissu d'absurdités, contient-elle une seule, je dis une seule calembredaine de cette taille-là?

Donc, Nicolas, en essuyant ses nobles larmes, va s'essayer au difficile métier d'hypocrite, afin de manger de bons morceaux, et aussi pour revoir son Eglantine. (Il l'a bien oubliée dans l'intervalle!) Mais! mais! nouvelle surprise: ce gamin de treize ans, qui est entré de plain-pied dans la science exégétique, joue dès les premières minutes son rôle de Tartuffe en comédien consommé. Ce jeune cabotin de sacristie n'a pas une minute, je ne dis pas d'hésitation, mais de répugnance. Il vit dans le mensonge comme un poisson dans l'eau. Bobette, qui le croit sincère, en est guérie du coup; le sombre Babel lui-même, trompé par la feinte ingénuité de son catéchumène repentant, lui ouvre les bras et l'accueille de nouveau dans son Ecole du Dimanche, où les cheveux d'Eglantine (ce détail est charmant) commencent à repousser.

Et voilà. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Est-ce là une œuvre d'art? Il y a de jolis coins de nature, çà et là; mais comme le crayon du satirique est noir, et comme il pèse quand il faudrait courir! Est-ce un pamphlet? Mais il n'y a pas une conclusion, il y en a trois ou quatre, et contradictoires.

M. Dumur veut-il insinuer que tous les Genevois, même les libres-penseurs, ne sont que des hypocrites? Oh!...

Veut-il nous prêcher la science, et la morale de la science? Mais pas un vrai savant ne parlerait comme son Gobernard.

Veut-il nous prêcher la nature, et la vie de la nature? Mais rien n'est moins naturel que la rouerie de son Nicolas.

Mais j'y suis: ce gros pamphlet, en apparence dirigé contre le christianisme, constitue en fait un éloge détourné, mais un magnifique éloge du christianisme. „Voyez, semble nous dire M. Dumur, ce qu'on devient avec les tristes maximes d'un Gobernard: un hypocrite. Tandis que le pasteur Babel, qui vous paraît d'abord un affreux bonhomme, grandit peu à peu par le contraste avec la platitude du faux savant. Il est austère plus qu'il ne convient sans doute; mais vaut-il mieux être un goinfre? Il fait brûler les cheveux d'or de sa nièce; mais il en refuse trois

cents francs, d'un geste de martyr des premiers siècles. Babel-Polyeucte: c'est cela! Vu sous ce biais, le personnage est très beau; et puis, il ne ment pas, lui; s'il se trompe, il est sincère du moins."

Bravo, Dumur, vous venez de faire de l'apologétique sans le savoir, et surtout sans le vouloir. Je ne sais pas si votre livre sauvera le christianisme malade; du moins, et cette assurance vous fera sans doute plaisir, il ne l'accablera pas comme un pamphlet voltairien.

PARIS SAMUEL CORNUT

□□□

WENN SPEZIALISTEN POPULARISIEREN WOLLEN

EINE NEUE ENGLISCHE LITERATURGESCHICHTE

„Wer eine wissenschaftliche Materie populär darstellen will, muss mit ihr als Fachmann vertraut sein." Dieser Satz klingt recht schön, mag auch nicht ganz unrichtig sein, hat aber jedenfalls nur für den Fall Geltung, da sich ein Autor durch eigene Studien und Publikationen und nicht nur durch die Fakultätsordnung und den Lehrbetrieb der Universitäten als Fachmann ausweisen kann. Man weiß, wie zufällig oft ganz entlegene Wissenszweige zu einer Professur zusammengekoppelt sind. Man kann für ein ganzes Bündel Lehrfächer wohlbestallter ordentlicher Professor sein und doch nur in einem ganz kleinen Gebiet ordentlich Bescheid wissen. Das Publikum nimmt es freilich meist nicht so genau; der Verlag setzt Universitätstitel und -Grad auf das Titelblatt des Werkes und wenn der Stoff nur einigermassen geschickt ausgewählt ist, so kann es die erste beste liederliche Kompilation auf mehrere Auflagen bringen.

Die „Geschichte der englischen Literatur" von dem Geheimen Hofrat Professor Dr. Richard Wülker, weiland Professor an der Universität Leipzig, ist ein vortreffliches Beispiel dafür, wie leicht ein Erfolg zu erzielen ist, wenn offizielle akademische Titel und skrupellose Mache zusammenkommen. Es waren kaum einige